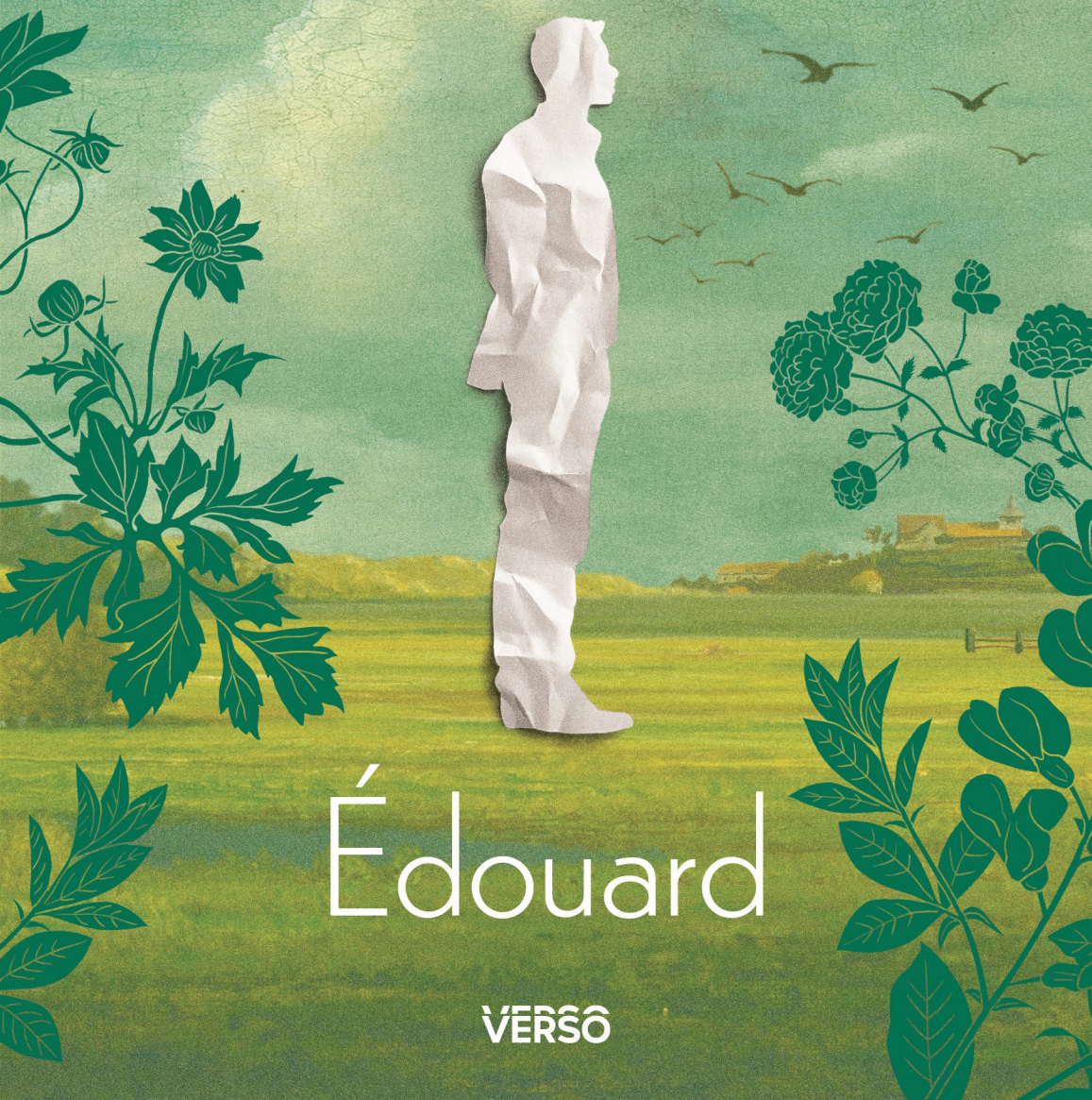


FRANCE LORRAIN

La promesse des Gélinas



Édouard

VERSÔ

VERSÔ

un label dirigé par Glenn Tavenne

**La Promesse
des Gélinas**

Édouard

L'AUTRICE

France Lorrain est l'une des plus grandes plumes du Québec. Ses différentes sagas familiales sont toutes devenues des best-sellers. La première en quatre tomes, « La Promesse des Gélinas », a été propulsée au sommet des ventes dès la sortie d'*Adèle* et ne le quitte plus depuis cinq ans. Véritable phénomène, cette saga a déjà conquis plus de 300 000 lecteurs au Québec.

Après une carrière d'enseignante et de chargée de cours à l'Université de Montréal, France Lorrain se consacre désormais entièrement à l'écriture. Elle vit à Mascouche avec son mari.

LA SAGA LA PROMESSE DES GÉLINAS

Tome 1 : *Adèle*

Tome 2 : *Édouard*

Tome 3 : *Florie* (novembre 2026)

Tome 4 : *Laurent* (mars 2027)

Retrouvez le label **VERSO**
sur les réseaux sociaux :



@verso_romans

FRANCE LORRAIN

La Promesse
des Gélinas

tome 2

Édouard

roman

VERSÔ

un label des

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

© Guy Saint-Jean Éditeur Inc., 2015

© Éditions du Seuil, sous la marque Verso, novembre 2026,
pour la présente édition

ISBN 978-2-38643-443-3

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

*Pour Benoît, Robert et Patrick.
Je vous aime.*

Liste des personnages

(Les âges sont ceux au début du roman. Les noms en caractères gras représentent les nouveaux personnages.)

Barnabé, Rosaire : maître de poste au village de Sainte-Cécile.

Caron, Josette : 18 ans, sœur de Marc-Joseph, travaille à l'hôtel du village.

Caron, Marc-Joseph : propriétaire de l'hôtel du village et ami des enfants Gélinas. (Décédé dans le tome 1.)

Claveau, Maurice (le père Claveau) : voisin des Gélinas.

Constantin, Alcide : agriculteur du village de Sainte-Cécile.

Gélinas, Adèle : 22 ans, fille cadette de Rose et Antoine.

Gélinas, Antoine : mari de Rose et père de Florie, Édouard, Adèle et Laurent.

Gélinas, Édouard : 25 ans, fils aîné de Rose et Antoine.

Gélinas, Florie : 29 ans, fille aînée de Rose et Antoine.

Gélinas, Laurent : 19 ans, fils cadet de Rose et Antoine.

Gélinas, Marie-Camille : fille de Clémentine et Édouard.

Gélinas, Rose (1885-1922) : mère de Florie, Édouard, Adèle et Laurent.

Holland, Jeremiah Jasper : 28 ans, fils de Henry Stromph.

Jackson, James : employé du père Claveau.

Lafleur, docteur : médecin du village de Saint-Jovite et des environs.

Latraverse, curé : curé du village de Sainte-Cécile.

Lortie, Albertine : mère de Clémentine.

Lortie, Clémentine : 22 ans, amie d'Adèle Gélinas, journaliste au journal
Le Courrier de Saint-Jovite.

Lortie, Edmond : frère de Clémentine.

Lortie, Hermance : 19 ans, cousine de Clémentine.

Lortie, Hubert (*grand-père*) : grand-père paternel de Clémentine.

Lortie, Jules : frère de Clémentine.

Lortie, Roméo : père de Clémentine.

Marquis, Georges-Arthur : 12 ans, fils cadet de Louise et Gérald.

Marquis, Gérald : propriétaire-marchand du magasin général Marquis.
Père de trois garçons et mari de Louise.

Marquis, Louise : femme de Gérald, marchande et mère de trois garçons.

Marquis, Ludovic : 15 ans, fils aîné de Louise et Gérald.

Pelletier, Éloi : médecin spécialiste du diabète de Montréal.

Sénéchal, Jérôme : rédacteur en chef du journal *Le Courrier* de Saint-Jovite.

Stromph, Henry : ferblantier-forgeron de Sainte-Cécile, originaire du Royaume-Uni.

Trudel, Georgine : femme de Julien, médecin du village.

Trudel, Julien : médecin du village de Sainte-Cécile et époux de Georgine.

Veilleux, Gabrielle : institutrice du village de Sainte-Cécile.

ÉDOUARD

Villemarie, Léo : 20 ans, employé chez les Gélinas, habite le village de Saint-Damien.

Villemarie, Rosalie : mère de Léo et sage-femme de Saint-Damien et des environs.

Résumé du tome 1

En 1922, à la mort de leur mère, Rose, et à sa demande, les quatre enfants Gélinas ont promis de ne jamais se marier ni d'avoir de descendance.

Une promesse difficile à tenir pour Adèle lorsque le beau Jérôme Sénéchal fait irruption dans sa vie. Alors journaliste au *Courrier* de Saint-Jovite, la jeune femme de vingt ans se rend vite compte que l'attrance entre elle et son nouveau rédacteur en chef mettra en péril le serment fait à sa mère, huit ans auparavant.

Malgré tous ses efforts, Adèle succombe à la tentation et entreprend une relation secrète avec cet homme : elle quitte le village de Sainte-Cécile pour s'établir à Saint-Jovite lorsque le rédacteur en chef lui offre un poste de journaliste à temps plein. À la ferme familiale, l'aînée de la famille, Florie, ne voit pas d'un bon œil cet éloignement de sa sœur cadette, mais elle est loin de se douter de ce qui se trame derrière son dos. Outre sa sœur et Jérôme, Édouard, le plus âgé des deux fils de Rose tombe à son tour amoureux d'une amie d'Adèle.

Il tente de résister aux charmes de Clémentine, mais la maladie qui la frappe rapproche le couple. Alors qu'il la courtise, Édouard fonde de grands espoirs dans l'ouverture prochaine de sa beurrerie, dans le village de Sainte-Cécile.

Des événements tragiques mettent fin à la relation et à la carrière d'Adèle, tandis qu'Édouard, lui, se prépare à faire sa grande demande.

LA PROMESSE DES GÉLINAS

Dans tout ce borbier, seul Laurent ne semble pas bifurquer de la voie tracée à la mort de sa mère. Il travaille sur les terres familiales, s'occupe avec amour des animaux et ne paraît guère troublé par la promesse faite à Rose. L'arrivée de Léo Villemarie comme employé ébranle toutefois certaines de ses convictions. Lorsque nous quittons la famille, à la fin du tome 1, Édouard annonce son mariage prochain, brisant ainsi sa promesse.

CHAPITRE 1

Nouveau départ, août 1932

— ALORS ? Édouard secoua la tête en s'asseyant à la table du restaurant. Sa fiancée, Clémentine, tenta de ne pas montrer sa tristesse. La déception se lisait déjà assez sur ce visage buriné par le grand air. Depuis une semaine, Édouard passait d'une institution à l'autre afin de trouver un courageux banquier prêt à lui faire confiance. Malheureusement, encore une fois, il revenait bredouille. Cette fois, la caisse populaire de Saint-Jovite lui avait laissé peu d'espoir.

— Il m'a dit que je devais offrir au moins une terre ou des outils de ferme en garantie.

— Mais tu leur as dit que tu avais pas...

— Je leur ai dit, coupa sèchement Édouard.

Il frotta son visage las de sa main avant de faire signe à la serveuse qui s'approchait de leur table. Celle-ci fronça les sourcils avant de rebrousser chemin. Clémentine sourit affectueusement à son amoureux en posant sa main sur la sienne.

— Il te faut manger, mon amour.

— Pas ici. Je veux pas gaspiller mon argent.

Le silence s'installa pendant quelques secondes puis Édouard refit signe à la serveuse derrière son comptoir.

— Mais toi, chuchota-t-il, tu dois déjeuner.

— Je peux attendre aussi.

Le ton manquait de conviction. Depuis un an environ, la vie de Clémentine avait changé du tout au tout. En quelques semaines, en effet, elle avait vu sa santé se détériorer. Obligée de consulter un médecin, elle avait appris qu'elle était atteinte de diabète et avait dû faire le deuil d'une santé parfaite. Son visage enfantin devint encore plus sérieux. Elle n'aimait pas discuter de sa maladie avec son amoureux. Mais il avait raison, elle se devait de manger pour éviter une baisse de sucre dans son corps et risquer une hypoglycémie sévère. D'autant plus que, tout à son anxiété, elle avait à peine touché à son petit-déjeuner avant de se rendre au journal *Le Courrier* où elle travaillait toujours.

— Je prendrai une soupe aux pois avec du pain, s'il vous plaît. Et un thé.

— Monsieur ?

— Rien. Oh, et puis allez, apportez-moi un café.

Il fit un sourire en tentant de faire taire ses angoisses. Depuis son départ précipité de la ferme familiale, quinze jours auparavant, pas une journée ne passait sans qu'il remette son choix en question. Pas d'avoir renié la promesse faite à sa mère. Ni d'avoir choisi d'épouser sa belle Clémentine. Mais le choix de partir de la maison sans tenter de raisonner sa sœur Florie. Il se remémora la scène de son départ. Dans la cuisine, un silence de plomb avait suivi sa déclaration :

— Clémentine et moi allons nous marier avant la fin de l'année.

Avec cette simple phrase, sa vie venait de changer radicalement. Un hoquet de surprise de sa sœur Adèle, un regard estomaqué de son frère Laurent, puis la rage émanant du corps entier de l'aînée avaient eu raison de toute tentative de raisonnement.

— Dehors. Hors de ma maison.

— Je suis aussi chez moi, Florie.

— Sors de cette maison !

La petite main de Clémentine avait vibré dans la sienne lorsqu'il s'était adressé à Florie. Les yeux posés sur sa grande sœur, il avait plaidé :

— Le jour où j'ai fait cette promesse à notre mère, Florie, j'avais quinze ans. T'en avais que dix-neuf. Comment pouvait-elle penser que nous, ses enfants, pourrions vivre sans amour le reste de nos jours ? C'est pas parce que notre père était un ingrat et un lâche que nous devons en payer le prix pour toujours. Vois-tu pas comme c'est ridicule de nous contraindre à une telle vie ? Cette femme à mes côtés me rend heureux comme je l'ai jamais été. C'est pas ce que tu souhaites pour nous, tes frères et ta sœur ? Que nous soyons heureux ?

Sa sœur aînée s'était approchée, d'une démarche lourde, affaiblie par la colère. Une femme aigrie, vieillie avant l'âge. Dans sa chevelure noire attachée en chignon sévère, de nouvelles mèches grises apparaissaient depuis quelques mois. Comme si son corps aussi avait oublié qu'il n'avait pas trente ans. Pointant un doigt accusateur, Florie avait sifflé entre ses lèvres presque fermées :

— Ce que je veux te concerne plus, mais sache que tu mettras plus les pieds ici. Cette trahison, je l'ai vue venir, mais j'aurais cru que ta parole valait plus que ta faiblesse.

Dans la cuisine, l'air s'était raréfié au fur et à mesure que Florie parlait. Des paroles crachées comme un venin. Les larmes coulaient sur le visage rond de Clémentine qui avait tenté de se consoler avec le regard désolé de son amie Adèle. Elle avait voulu parler, tenter de la raisonner, mais Florie les avait repoussés avant de s'éloigner dans le couloir en direction de sa chambre, située sous l'escalier.

— Lorsque je reviendrai dans la cuisine, je vous veux partis, tous les deux. Plus la peine de venir à la ferme, le testament était clair.

Quiconque trahirait la promesse faite à notre mère sur son lit de mort se verrait dépossédé du moindre droit sur les terres des Gélinas.

— Franchement, Florie !

— Toi, Adèle, te mêle pas de ça ou tu vas t'en aller avec eux. Choisis !

— Laisse tomber, Adèle. On va partir.

Cette crise familiale avait eu lieu deux semaines auparavant. Édouard se secoua doucement pour effacer de sa mémoire ce dernier affrontement avec sa sœur. Depuis, il dormait à l'hôtel de Labelle, dans une chambre minuscule, sous le toit. Il espérait trouver du financement pour son projet. Tout au long de l'année, il avait suivi une formation spécialisée à l'école d'agriculture de Saint-Hyacinthe dans le but d'ouvrir la première beurrerie des Hautes-Laurentides. Encouragé dans cette grande aventure par sa fiancée et sa sœur Adèle, il n'avait pas l'intention de laisser la triste situation familiale ruiner ses plans. Clémentine jeta un regard distrait à sa montre. Elle serait en retard au journal. Tant pis.

— Dis-moi ce que je peux faire pour t'aider, mon amour.

— Rien. Juste être à mes côtés, cela suffit.

— Mais... Et si je demandais à mon père ?

— Il en est pas question, Clémentine. J'ai ma fierté. Jamais j'accepterai un sou de la part de ta famille. S'il le faut, je reporterai l'ouverture d'un an, le temps d'aller bûcher une partie de l'hiver en Abitibi.

— Édouard, t'y songes pas vraiment ?

Clémentine connaissait le dur labeur de ces bûcherons. Ces hommes portaient loin de leur famille pour bûcher jusqu'au printemps dans des conditions difficiles. Les poux, le manque d'eau, de nourriture, de sommeil et les maladies nuisaient considérablement à leur qualité de vie. Non, pas pour son Édouard. Celui-ci saisit la main délicate de Clémentine, le visage très sérieux. Ses beaux yeux bleus brillaient

d'une nouvelle lumière. Il trouverait une solution, mais personne ne le priverait de son rêve.

— Il s'agit d'une option de dernier recours, je te le promets. Nous sommes pas encore en septembre, j'ai donc quelques semaines avant de devoir prendre une décision. Allez, ouste, tu es déjà en retard, n'est-ce pas ? En plus, je dois sauter dans le train d'une heure. T'en fais pas, je me laisserai pas abattre.

Il fit un sourire tendre à sa douce. Cette femme-enfant le rendait fou avec ses boucles blondes, ses fossettes coquines et son regard ourlé de longs cils presque transparents. Dès le premier instant, lorsque Adèle les avait présentés l'un à l'autre, il avait senti l'urgence de s'éloigner afin de ne pas trahir la promesse faite à sa mère. Peine perdue ! À l'annonce de la maladie de Clémentine, le couple s'était rapproché, puis fréquenté en secret. Jusqu'au jour où Édouard avait compris qu'il ne pouvait la perdre. Il lui avait alors demandé sa main.

— Tu sais, Édouard, je comprendrais si tu voulais revenir sur... nos projets de mariage, murmura Clémentine en posant son petit chapeau cloche sur sa tête.

— Jamais ! Tu m'entends, Clémentine ? Jamais je changerai d'idée, peu important les embûches. Que ferais-je d'une beurrerie, si je peux pas t'avoir à mes côtés pour partager mes joies et mes succès ?

Un sourire de soulagement apparut sur le visage de Clémentine. En vitesse, le couple sortit du restaurant. Après avoir donné un dernier baiser chaste sur la joue de Clémentine, Édouard repartit vers la gare à moins d'un kilomètre du restaurant où ils s'étaient donné rendez-vous. Maintenant qu'il était seul, sa mine sombre trahissait son inquiétude. Sans le dire à sa fiancée, il éprouvait une crainte grandissante de ne pas réussir à trouver le financement nécessaire pour sa petite entreprise. Auparavant, Florie avait consenti à lui laisser utiliser le hangar vide derrière la grange pour réaliser son projet. Évidemment, il était

revenu à la case départ avec l'annonce de son mariage. Tous ses plans s'étaient effondrés.

— Si seulement je pouvais lui faire entendre raison... qu'elle puisse comprendre que mon mariage avec Clémentine est pas le drame qu'elle imagine.

Édouard glissa ses mains au fond des poches de son pantalon de toile grise. Il prit la décision de faire une ultime tentative auprès de Florie afin qu'elle change d'avis. Il comptait sur son grand cœur pour réévaluer sa position. S'il réussissait, il ne lui resterait qu'à suppléer le financement promis par Marc-Joseph avant le drame du printemps. Avec un sentiment de tristesse, Édouard songea qu'il avait laissé tomber sa sœur Adèle en prenant la décision d'épouser Clémentine. Pas parce qu'elle ne comprenait pas leur amour, au contraire, mais parce qu'il était le seul à connaître les raisons de son retour à la ferme, après un début de carrière florissant comme journaliste au *Courrier* de Saint-Jovite.

— Et la voilà qui se retrouve coincée avec Florie qui doit pas cesser de l'importuner sans que je puisse tempérer les choses.

Du reste, Édouard connaissait assez sa cadette pour savoir qu'elle ne lui en voulait pas, au contraire ! Adèle devait l'envier de pouvoir vivre son amour au vu et au su de tous, alors qu'elle-même s'était contentée de moments secrets avec l'amour de sa vie, Jérôme Sénéchal.

« De toute façon », songea Édouard en montant dans son train, « le viol que lui a fait subir Marc-Joseph et son suicide ont détruit une partie de ma sœur. » Elle ne pouvait continuer au journal comme si de rien n'était.

Il jeta un regard las par la fenêtre du wagon. Il essayait de ne pas penser à la détresse de son frère Laurent. Un sentiment de culpabilité l'accablait lorsqu'il songeait à l'effet que son départ aurait sur son cadet. Encore une fois, il vivrait un abandon. Après son père, voilà

qu'il prenait le large. Laurent perdrait confiance, même si Édouard lui avait souvent assuré qu'il serait toujours là pour lui.

— Quel gâchis ! murmura-t-il, avant de poser sa tête sur le dossier.

Édouard réfléchit plusieurs minutes, et prit une décision fondamentale pour son avenir.



Le départ forcé de Clémentine et d'Édouard avait jeté une chape de plomb sur la ferme des Gélinas. Plus de musique, plus de chantonnements dans la cuisine. Florie avait repris son masque glacial. Les deux plus jeunes regrettaient de ne pouvoir, eux aussi, s'éloigner d'un tel environnement. Laurent s'étourdissait à l'ouvrage, et ne revenait à la maison qu'à la nuit tombée. La pauvre Adèle, elle, devait supporter les mouvements d'humeur de sa sœur du matin au soir, sans dire un mot. Alors, elle s'isolait dans sa tête, en réfléchissant au roman qu'elle tentait d'écrire.

— Dépêche-toi un peu, Adèle, bon sang ! On dirait que tu as les idées ailleurs. Ça fait une heure que tu laves la même maudite fenêtre !

— Hein ? De quoi tu parles, Florie ? J'ai fini toutes celles du salon.

— Oui, oui. Mais accélère le rythme un peu.

Hésitante, Adèle se dit qu'elle ne perdrait rien à essayer de modifier le cours de l'histoire des Gélinas. Elle posa son chiffon et son seau avant de s'avancer vers sa sœur.

— Viens donc t'asseoir, Florie, on va se faire une tasse de café.

— Bon... là, on a pas vraiment...

— Oui, oui, on a le temps. Laurent reviendra pas avant deux heures. Et on mérite bien une petite pause biscuits, non ?

Sachant que la meilleure manière d'amadouer sa sœur passait par l'estomac, Adèle fit glisser l'assiette de galettes à la mélasse vers elle. Florie sourit faiblement avant de tendre la main.



— Tu en es certain ?

Clémentine ouvrait grands les yeux, étonnée de la décision d'Édouard. Il hocha fermement la tête.

— Oui. Si je le fais pas, je m'en voudrai terriblement.

— Tu veux que je t'accompagne ? Je pourrais demander à mon père de venir nous reconduire.

— Non. Il vaut mieux que je voie Florie seul.

Clémentine soupira de soulagement. La sœur aînée de son amoureux lui faisait un peu peur. Elle n'était pas habituée aux paroles dures qu'elle avait entendues lors de l'annonce de leur mariage. Seule fille parmi sept enfants, elle était plutôt traitée comme une petite princesse, encore plus depuis le début de sa maladie. Lorsqu'elle venait au journal, trois jours par semaine, pas question qu'elle dorme à Saint-Jovite. Un de ses frères ou son père venait la déposer chaque matin et la chercher à la fin de sa journée. Elle avait beau leur rappeler que c'était une perte de temps entre leur village de La Conception et Saint-Jovite, pas un ne voulait entendre raison.

— C'est la condition pour que tu continues à travailler au journal, ma fille. On va pas s'en faire pour une vingtaine de kilomètres dans une journée !

Clémentine reporta son attention sur Édouard qui ne la quittait pas des yeux. Son visage sérieux la fit sourire, et elle ne put s'empêcher de passer sa petite main sur son menton carré.

— Tu sais que ta sœur changera probablement pas d'avis.

— Je sais. Mais peut-être que les quinze jours qui viennent de passer l'ont fait réfléchir ?

La moue d'Édouard ne laissait guère de doute sur ce qu'il en pensait vraiment. Toutefois, s'il réussissait à récupérer le bâtiment inutilisé pour

ouvrir sa beurrerie, il ne lui resterait plus qu'à trouver l'argent pour acheter sa machinerie. Fermement décidé, il prit le train de cinq heures en ce dimanche après-midi pour arriver au village de Sainte-Cécile à temps pour le dîner. Il souhaitait ainsi tomber sur une Florie plus détendue, mais aussi sur sa sœur Adèle, sa plus grande alliée. Dans le train, vers Labelle, Édouard repassait en boucle le petit discours qu'il désirait prononcer en arrivant à la ferme. Il espérait que sa sœur aurait un peu d'écoute. Mais avant cela, il devait trouver quelqu'un de charitable pour l'amener de la gare à Sainte-Cécile. Il ne voulait pas perdre une minute. Il avait misé sur les villageois qui profitaient du dimanche pour aller faire des achats à Labelle. Aussi fut-il fort heureux, à peine hors du wagon, de tomber sur Henry Stromph, l'unique anglophone du village de trois cents âmes.

— Monsieur Stromph, bonjour !

— Oh, monsieur Gélinas, vous allez bien ?

— Très bien merci, et vous ?

L'homme à la longue moustache grise hocha la tête. C'était un être de peu de mots, très apprécié par les villageois malgré son air malcommode et son caractère renfermé. Habitant Sainte-Cécile depuis la fin de la Première Guerre, il avait perdu son épouse, Mary, dix ans plus tôt, un peu avant la mort de Rose Gélinas. Âgé de cinquante ans, il n'avait jamais désiré se remarier, même si quelques veuves ou célibataires tentaient depuis longtemps de lui mettre le grappin dessus ! Hésitant, Édouard osa quémander un transport jusqu'à la ferme.

— Bien sûr ! Je croyais que votre frère venait vous chercher.

— Non.

— Embarquez, je vous dépose chez vous.

Sans dire un mot de plus, les deux hommes grimpèrent dans la charrette qui se mit aussitôt en branle. La route était assez courte entre les deux villages, alors Édouard ne s'attendait pas à discuter

avec l'anglophone. Pourtant, à peine sorti de Labelle, ce dernier lui jeta un drôle de regard avant de lui lancer :

— Vous arrivez de Montréal ?

— Non, de chez ma fiancée, à La Conception.

— C'est parce que je vous vois plus au village...

Le grand homme sec s'interrompit et Édouard dut enchaîner.

— Hum... en fait... je vis à Labelle depuis quelques semaines.

— Ah ? questionna monsieur Stromph.

— Ma sœur Florie et moi avons eu... comment dire... un différend.

— Différend ?

— Une dispute.

— Je vois, répondit le conducteur qui, en fait, ne comprenait pas grand-chose.

Les kilomètres s'étirèrent sans autre conversation. Édouard tentait de trouver quoi dire lorsqu'ils croisèrent le père Claveau sur son vélo à l'entrée de Sainte-Cécile. Le vieil homme les salua vaguement avant de prêter de nouveau attention à la route.

— Je vois que le père Claveau se fait plus conduire par ses chiens !

— C'est vrai. Je pense que son plus costaud est mort.

Encore une fois, la conversation stagna alors que les premières maisons du village faisaient leur apparition sur le chemin Des Fondateurs. Juste après le bureau de poste, à l'angle du rang Leclerc, se trouvait le cœur de Sainte-Cécile avec le magasin général Marquis, l'église et la forge-ferblanterie en face. En arrivant devant l'atelier du ferblantier, Édouard posa une main sur le bras du conducteur.

— Vous pouvez me laisser ici, je vais marcher.

— Vous êtes certain ? Je peux continuer, j'ai rien à faire.

— Non, laissez, j'ai besoin de réfléchir avant d'arriver à la ferme.

De nouveau, Henry se tut. Il tourna dans l'entrée de sa maison et dirigea son cheval et sa charrette vers le grand hangar qui lui servait

d'atelier. Devant le bâtiment, quelques-unes de ses réalisations étaient exposées. Après avoir mis pied à terre, Édouard se dirigea aussitôt vers une large cuve en fer blanchi appuyée contre l'atelier. Les yeux rêveurs, il passa la main sur l'objet qui lui faisait envie.

— Si seulement..., chuchota-t-il pour lui-même.

— Vous dites ?

Édouard se retourna vers l'homme qu'il n'avait pas entendu arriver derrière lui. Il rougit, mais heureusement son hâle permanent cacha son trouble.

— Oh... c'est juste que j'ai un projet et que votre cuve me fait rêver.

— Ah. Quel genre de projet ?

Sans savoir comment ni pourquoi, Édouard se mit à expliquer à Henry son rêve depuis plus d'un an. Il lui parla de ses cours de maître-beurrier à Saint-Hyacinthe, et des frais qu'il devait assumer afin d'ouvrir son entreprise. Il lui fallut discuter de sa dispute avec sa sœur aînée, sans entrer dans les détails de la promesse à la base de tout. Personne ne comprenait de toute manière. Les rumeurs qui couraient dans le village depuis leur arrivée en 1914 répondraient certainement aux éventuelles interrogations de l'Anglais. Comme tous, il entendait les ragots presque chaque semaine au magasin général et sur le parvis de l'église.

— Malheureusement, c'est derrière notre grange que je devais ouvrir ma beurrerie, continua Édouard. Mais tout est remis en question puisque Florie refuse de me voir.

— Hum...

— Vous me direz que la famille passe avant tout. Que je dois tenter à tout prix de me réconcilier avec Florie, mais...

— Mais non. Entrez.

Henry ouvrit la porte de son atelier et laissa Édouard passer devant lui. Intimidé, ce dernier ne put que s'avancer, même s'il lui tardait maintenant d'aller voir sa sœur. Henry l'ayant toujours impressionné

avec son air maussade, l'idée ne lui serait jamais venue de refuser son accueil. Un gros véhicule en métal prenait la moitié de la place. Un des côtés de l'engin était démonté et posé sur l'établi plein d'outils.

— Vous travaillez sur les remorques maintenant ? demanda Édouard avec étonnement.

— C'est votre voisin monsieur Marois qui m'a demandé d'y jeter un coup d'œil. Il dit que sa remorque est tellement rouillée qu'il pense en racheter une autre. Mais avant, il voulait que je voie s'il y avait moyen de remplacer les pièces *rusty*...

— Et ?

Henry passa une main sur la remorque avant de se retourner en souriant.

— Et je pense que je pourrai la lui remettre presque comme *un neuve* !

Édouard découvrait un autre aspect de ce grand maigre. Jamais cet homme ne lui avait autant parlé. Comme si ses propres confidences avaient créé un lien entre eux. Les bras croisés sur la poitrine, il attendait de pouvoir prendre congé sans être impoli. Alors qu'il s'apprêtait à saluer son hôte, ce dernier avança une chaise de bois et marmonna :

— Prenez place, *please*.

De plus en plus étonné, Édouard se sentit obligé d'accepter. L'atelier encombré avait un certain charme avec des outils accrochés aux poutres, d'autres traînant dans des récipients... Son interlocuteur s'installa aussi sur une chaise avant de s'y adosser et de le regarder sérieusement.

— Bon, alors, qu'allez-vous faire si votre sœur refuse ?

— Je l'ignore. Je fonde tous mes espoirs sur un changement d'humeur de ma sœur. J'ose pas penser à la suite des choses, pour être honnête.

— Mais il le faut. Ça sert à rien de se mettre la tête dans *la* sable

comme disait ma femme. En fait, c'était plutôt... *Don't put your head in the sand !*

Il éclata de rire en caressant sa moustache. Édouard ouvrit de grands yeux étonnés. Comment en était-il arrivé à rire avec le ferblantier ? Il aurait été bien en peine de l'expliquer, mais la bonne humeur de Henry lui permit de se détendre. Il s'adossa à la chaise en croisant ses mains sur ses genoux.

— Vous avez raison, bien sûr. Pour l'instant, je sais pas quoi vous répondre. Je devrais peut-être aller bûcher au nord pour rassembler les fonds qui pourraient m'aider à entreprendre mon projet.

— Mais... n'allez-vous pas vous marier sous peu ?

— Oui. C'est la raison pour laquelle il s'agit là d'une option qui m'intéresse bien peu. Toutefois, si j'ai pas le choix, je le ferai pour assurer notre avenir.

Les yeux d'Édouard s'assombrirent à la pensée de quitter sa douce Clémentine avant même le début de leur vie commune. Le ferblantier ne dit mot pendant quelques instants. Au moment où Édouard se levait pour prendre congé, Henry prononça des paroles surprenantes.

— Si votre sœur refuse, pouvez-vous revenir me voir ?

— Euh... oui, j'imagine que c'est possible. Si elle veut pas que je dorme à la ferme, je reprendrai le train de huit heures à Labelle. Je pourrais demander à mon frère Laurent de me déposer ici avant. Ensuite, j'irai au magasin général pour espérer trouver quelqu'un qui puisse me conduire à la gare.

Henry se leva et tendit une main rugueuse. Il enleva sa casquette usée qu'il posa sur le coin de l'établi. L'homme à la longue silhouette avait encore une chevelure très fournie pour son âge. Ses courtes boucles grises collaient à son crâne à cause de la chaleur de cette fin d'après-midi du mois d'août. Depuis quelques années, Édouard avait l'impression que les étés se réchauffaient inexorablement. Peut-être était-ce dû

à la charge de travail qui augmentait à la ferme ? Les gens du village se plaignaient davantage l'été... Mettant à son tour sa casquette sur ses cheveux bruns, Édouard lança un dernier au revoir à l'anglophone avant de sortir de l'atelier. Quelle drôle de rencontre !

« Bon, allez, mon Édouard, un peu de nerfs », se dit-il pour s'encourager.

Après la montée de la côte Boisée, Édouard arriva devant la clôture de bois ceinturant la ferme. Il prit une longue inspiration. Un regard vers la petite maison du père Claveau à gauche, un autre vers la ferme de la famille Marois. Et ses terres, si belles et si grandes, sur lesquelles il s'était échiné pendant tant d'années. Un élan de nostalgie l'envahit à la pensée de ne plus jamais y travailler. Il songea aux journées éreintantes pendant lesquelles il échangeait peu de mots avec son frère Laurent, mais se souvint de leur complicité. Tordant sa casquette dans ses mains, Édouard soupira avant de s'avancer vers l'entrée de la ferme. La marche d'une trentaine de mètres jusqu'au seuil de la maison ne lui avait jamais paru aussi longue. Son cœur voulait sortir de sa poitrine et ses paumes moites trahissaient son anxiété montante. Le soleil qui descendait à l'horizon jetait des lueurs chatoyantes sur le toit de la grange octogonale. Il remarqua à quel point le jardin avait profité en si peu de temps. La vue des belles tomates roses et rouges, des laitues luxuriantes et des tiges de carottes d'une hauteur notable lui rappela vivement les repas insipides qu'il prenait depuis son départ.

— Bon, mon gars, montre que tu es un homme.

En gravissant l'escalier, Édouard redressa ses larges épaules. Après tout, il n'avait rien à se reprocher, si ce n'était qu'il n'était plus un enfant de quinze ans impressionné par la mort de sa mère.

Toc ! Toc ! Toc !

Après avoir frappé à la porte de la cuisine d'été, Édouard se rembrunit. Il n'avait qu'à entrer, après tout. Il était encore chez lui, jusqu'à

preuve du contraire. Alors avant de voir une de ses sœurs ou son frère s'approcher, il pénétra dans la maison.

— Hé oh ! Il y a quelqu'un ?

— Édouard ? C'est toi, Édouard ?

— Oui, c'est moi.

Adèle se précipita dans la cuisine alors qu'il y mettait les pieds. La tornade brune lui sauta dans les bras en le serrant pour ne plus le laisser filer.

— Dieu que je suis heureuse de te voir, si tu savais..., chuchota-t-elle en levant des yeux embués de larmes sur lui.

Édouard caressa le visage émacié de sa cadette. Depuis l'attaque vicieuse de Marc-Joseph puis son suicide, la journaliste n'était plus que l'ombre d'elle-même. Elle avait mis fin à sa relation avec Jérôme Sénéchal et sa vivacité, son audace s'étaient envolées. Adèle s'était réfugiée à la ferme après avoir affirmé toute son enfance et son adolescence qu'un jour elle serait *quelqu'une* ! À présent, Adèle s'enfermait dans la maison pour panser ses plaies. Ému, Édouard se racla la gorge.

— Où est Florie ?

Adèle pointa la chambre de sa sœur aînée du menton. Elle entraîna son frère vers la table de la cuisine.

— Assieds-toi. Depuis votre... dispute, elle est plus vivable, si tu savais.

— Déjà qu'avant...

— C'est pire. J'aurais jamais cru qu'elle pouvait être aussi mesquine. Mais...

— Tu tiens le coup ?

Adèle haussa ses fines épaules en promenant le regard sur les paniers d'osier accrochés à la poutre au-dessus du comptoir et de l'évier. Elle adressa un doux sourire résigné à son frère.

— Ça va. Je suis habituée ! Mais dis-moi, comment va Clémentine ?

Le ton de sa voix baissa encore pour que sa sœur n'entende pas le nom maudit. Le visage épanoui de son frère à la mention de sa fiancée suffit à Adèle : Édouard était fou amoureux. Un soupçon de jalousie l'envahit. Que ne donnerait-elle pas pour être à leur place ! Souvent, le soir, elle restait éveillée de longues heures à regarder le plafond en repensant aux mois précédant le viol, en se disant que si seulement...

— Elle va bien. Un peu triste tout de même.

— Que viens-tu faire ? Chercher des vêtements ?

— En fait... j'espérais faire changer Florie d'avis.

— Hum...

Le sérieux du regard de sa sœur anéantit le peu d'espoir qu'Édouard entretenait. Il se pencha pour mettre sa main sur le bras mince d'Adèle.

— Elle est encore fâchée ?

— Fâchée... fâchée n'est pas le mot, je dirais. Elle est comme...

— Tiens, qu'est-ce que tu fais ici toi ? Tu as retrouvé la raison ?

Le ton perfide de la voix de Florie les fit sursauter comme des voleurs. Ils s'éloignèrent l'un de l'autre pour éviter une remarque déplaisante. Édouard se leva et s'avança vers sa sœur aînée. Cette dernière, bien droite dans l'embrasure de la porte de la cuisine, serrait ses bras autour de sa taille généreuse. Un sentiment de rancœur émanait de son corps trapu. Ses yeux noirs brillaient d'une désagréable lueur, alors que ses lèvres fines étaient pincées. Édouard tenta de retrouver l'aura de bonté qui se dégageait souvent de son aînée. Peine perdue, elle semblait durcie par la colère. Elle devait avoir oublié combien elle l'avait aimé.

— Bonjour, Florie.

— Oui, oui, c'est ça, bonjour. Alors qu'est-ce que tu fais ici ?

— Tu peux t'asseoir peut-être ?

— Pas besoin. Dis-moi ce que tu es venu faire, puis nous autres, on va dîner.

Adèle soupira discrètement. Sa sœur ne changerait jamais d'avis. Édouard devrait s'y faire. S'il était résolu à se marier, il ne pourrait plus mettre les pieds à la ferme. Édouard tendit une main avenante vers son aînée, qui l'ignora ostensiblement.

— Je t'en prie, Florie, viens t'asseoir.

Adèle se leva pour laisser la place à sa sœur qui s'approcha de mauvaise grâce. Cachant sa détresse au plus profond de son être, l'aînée trouvait la force de tenir tête à son frère en revoyant les images de sa mère mourante. Adèle en profita pour s'esquiver. Si elle restait, elle risquait d'envenimer les choses en prenant sa défense. Elle pesta en silence en entendant Florie dire :

— Si tu es ici, c'est que tu as laissé tomber... machin-chose ?

Adèle n'entendit pas la réponse de son frère. En haut de l'escalier menant à sa chambre, elle se retourna pour les regarder dans la cuisine, mais elle ne voyait que le bas du corps de sa sœur et de son frère.

Le visage d'Édouard se ferma aux paroles de Florie.

— Clémentine et moi allons nous marier comme prévu. En décembre si ça t'inté...

— Sors. Va-t-en ! tonna Florie.

— Je sortirai pas avant que tu m'écoutes.

Sachant qu'elle ne pouvait le forcer à partir, Florie tourna la tête vers la fenêtre, au-dessus de l'évier. Ses yeux plongèrent vers l'horizon, alors que son frère tentait de la convaincre du ridicule de la situation.

— Florie, commença-t-il, j'avais quinze ans à la mort de maman. Lorsqu'elle nous a fait promettre sur son lit de mort de jamais nous marier ou d'avoir d'enfants, je pense pas qu'elle ait songé à la démesure de ce qu'elle nous demandait.

— Tu as promis.

— Je sais que j'ai fait la promesse, comme toi, comme Adèle et Laurent, encore plus jeunes à ce moment-là. Mais peux-tu comprendre

que j'avais alors jamais aimé, jamais vécu d'émotions aussi intenses que ce que je ressens pour Clémentine ?

— Tu as promis, c'est tout ce que j'ai à te dire.

Le ton sec de sa sœur n'aurait rien de bon. Mais Édouard devait continuer, sentant qu'il s'agissait de son unique chance de lui faire entendre raison. Passant une main tremblante dans sa chevelure bouclée, il inspira profondément avant de continuer. Dieu que sa sœur ne lui rendait pas la tâche facile avec ce visage fermé, froid et distant.

— Je peux pas me résigner à vivre sans amour, je le regrette.

— C'est bien dommage ; dans ce cas, tu fais plus partie de cette famille.

Florie allait se relever, mais la poigne solide de son frère l'en empêcha. Un sentiment de colère commençait à l'envahir. Sa méchanceté ne lui avait jamais paru aussi gratuite. Il changea de ton en faisant une ultime tentative.

— Alors si nous pouvons plus être frère et sœur, penses-tu que nous pourrions être partenaires d'affaires ?

Un rire ironique suivit sa question. Pour la première fois, Florie tourna son regard directement vers Édouard. Menton relevé avec un air frondeur, elle cracha :

— Il me semblait bien que tu voulais quelque chose d'autre. C'est pas que je te veux plus comme frère qui te dérange, c'est plutôt le fait que tu pourras plus profiter des bâtiments de la ferme pour ouvrir ta maudite beurrerie.

Elle frappa contre la table avant de se lever promptement. Puis, de sa démarche chaloupée, elle alla s'appuyer contre le comptoir, sans un regard vers Édouard. Alors qu'il se levait pour sortir, Florie ouvrit la bouche une dernière fois :

— Lorsque j'ai fait la promesse à notre mère, j'étais consciente de tout ce que je sacrifierais. Mais pour vous trois, pour elle, je ne pouvais

mettre de côté un tel engagement. Qu'auriez-vous pensé de moi si j'avais pas respecté ma parole ? Tu penses que cela a été facile ? Même si j'ai jamais été aussi belle qu'Adèle, tu sauras que certains hommes auraient voulu me fréquenter à une certaine époque, avant que la rumeur coure dans le village concernant notre serment. Mais parce que je me devais d'être un modèle, de vous montrer la force d'une telle promesse, je me suis fermée à toute relation. Et puis, mon corps n'attirait plus personne alors c'est devenu plus facile...

— Adèle n'est pas plus...

— Laisse-moi continuer, martela la voix de Florie. Ensuite, l'année dernière, j'ai dû subir l'affront de ta sœur et de son... son rédacteur. Au moins, elle a retrouvé la raison avant de commettre l'irréparable. Mais toi, comme un chien en rut, t'as pas su retenir tes ardeurs devant la première catin à se dandiner un peu trop près.

Éberlué, Édouard ne trouvait pas les mots pour stopper ce venin qui sortait des lèvres pincées de sa sœur. Il ne put que secouer la tête avant de se lever. Il ne la reconnaissait plus.

— Tu veux te marier avec... elle, soit, mais jamais, tu m'entends, jamais tu mettras la main sur le moindre bâtiment qui se trouve sur *ma* terre. Pour moi, Édouard Gélinas, t'es plus mon frère. Tu fais plus partie de ma famille, tu m'entends. Je veux plus jamais que tu mettes les pieds chez nous !

La voix siffla avec une telle force qu'Édouard recula comme s'il avait reçu un coup de poing. Ses yeux brillaient de larmes contenues lorsqu'il s'avança jusqu'à la porte. Sans se retourner, il murmura avec peine sans attendre de réponse :

— Jamais j'aurais cru que tu m'aimais si peu.

La porte se referma bruyamment et Florie resta longtemps les yeux fixés sur la grange. Une peine immense la submergeait, en plus du ressentiment qui faisait trembler tout son corps. Puis elle se reprit ; cette coupure était

ce qu'il y avait de mieux, sauf pour son pauvre Laurent qui se voyait inévitablement confier la gestion de la ferme, des animaux et des cultures sans l'aide de son aîné. Toute douceur s'effaçait pour ce frère ignoble.

— De toute manière, il pensait plus à sa beurrerie, le maudit sans-cœur.

Lorsqu'il sortit de la maison, la gorge prise dans un étau, Édouard leva la tête vers la fenêtre de sa sœur Adèle. Elle lui fit un signe. « Attends un instant », semblait-elle dire. Alors Édouard se dirigea vers la grange dans l'espoir d'apercevoir son frère qu'il désirait saluer pour la dernière fois avant... Un sentiment d'impuissance l'envahit en regardant le bâtiment tant aimé. Couverte d'un toit à pans brisés sur lequel étaient posés des bardeaux de cèdre, la grange de Rose avait une forme unique dans tout le village. Octogonale, elle possédait trois niveaux : la cave à fumier, l'étable et le fenil, ainsi que le débarcadère qui servait à décharger les charrettes après les dures journées de labeur. Un ajout rectangulaire servait à l'entreposage des machineries de la ferme. Pour l'instant s'y trouvaient le semoir à betteraves, la vieille charrue, la herse rigide et le moulin à farine pour écraser les céréales que l'on destinait à l'alimentation des bêtes. Malheureusement, le tracteur qu'Édouard aurait tant aimé acheter pour leur faciliter la tâche ne faisait pas partie de cet attirail. Il en avait eu, des projets pour la ferme, avant de partir étudier à Saint-Hyacinthe. Si Florie n'était pas si bornée, il aurait pu continuer à épauler son frère.

— Il doit bien être là à cette heure-ci, marmonna Édouard.

En ouvrant les lourdes portes de la grange, il sourit tristement en pensant que c'était la dernière fois qu'il faisait ce geste tant de fois répété. L'odeur du foin frais l'apaisa presque aussitôt. Il aimait la terre. Il avait tellement passé de jours à bêcher, racler, râler aussi... Il l'aimait, mais l'appel de la beurrerie demeurait trop fort pour être nié. Il serait maître-beurrier, envers et contre tous !

— Laurent ?

Pas de réponse. La main sur le flanc d'une grosse vache pleine, Édouard pencha la tête pour voir au fond de la grange. Les dix stalles se remplissaient à la fin de la journée. Vaches et bœufs s'y retrouvaient afin de ne pas être attaqués dans les champs la nuit venue. Les coyotes et les loups se faisaient une joie de sauter sur ces créatures plus faibles. Alors depuis toujours, Édouard et Laurent mettaient leur troupeau à l'abri. En guise de réponse à son appel, seuls quelques meuglements se firent entendre. Le grand brun s'avança un peu et vit enfin les bottes vertes couvertes de fumier de son frère. Il s'approcha doucement.

— Laurent ?

— Bon sang, ouch... qu'est-ce que tu fais ici, toi ?

Le jeune fermier se frottait la tête qu'il s'était cognée en se relevant trop vite. Un petit veau dormait près de sa mère. Édouard sourit, oubliant momentanément ses tracasseries. Laurent avait un don particulier avec les animaux. Près de lui, ils ne s'agitaient jamais. Il réussissait à les calmer, à les rassurer de manière remarquable, même au moment de leur mort ou du vêlage.

— Fameuse a mis bas quand ?

— Cette nuit. Mais je vois pas en quoi ça te concerne.

— Laurent.

— Quoi, Laurent ? Tu as fait ton choix. C'est clair : la ferme t'intéresse pas. À moins que tu sois revenu pour de bon ?

Laurent dépassait son aîné d'une bonne tête. Ses cheveux blonds trop longs sortaient de sa casquette grise. Son visage poupin, fermé et renfrogné, se détourna de ce grand frère qui brisait leur famille. Il avait tellement de peine que son cœur battait à en sortir de sa poitrine. Depuis toujours, le cadet idolâtrait l'aîné, qui savait si bien s'occuper des bêtes et de leurs champs. Édouard remplaçait le père qu'il n'avait

pas eu. Mais voilà que ce dernier fuyait ses responsabilités pour se créer une vie ailleurs. Même si son frère l'avait blessé auparavant en suivant des cours de maître-beurrer en secret, Laurent avait su lui pardonner, car il croyait sincèrement qu'il pourrait lui aussi s'investir dans son projet de beurrerie. Ils auraient travaillé côte à côte avec la complicité qu'ils avaient toujours eue. Toutefois, le soir de l'annonce de son mariage avec Clémentine, Laurent avait pleuré une partie de la nuit en songeant qu'à présent, Édouard disparaîtrait pour toujours. Par choix en plus. Non, il ne pouvait lui pardonner.

L'aîné s'avança avec un regard presque suppliant. Dieu qu'il se sentait coupable devant ce petit frère si fragile malgré son allure d'homme. Il avait envie de lui crier sa colère contre leur mère, et la promesse qu'elle leur avait soutirée. Il voulait le prendre dans ses bras. Ce fut plutôt les poings enfoncés dans ses poches de pantalon qu'il murmura :

— Je peux te parler quelques instants ?

— Si tu veux. Tu as changé d'avis ? répéta Laurent.

— Non.

— Alors je vois pas de quoi tu veux me parler. Si j'ai bien compris, tu brises la promesse faite à maman, et en plus tu lâches la ferme pour ouvrir un commerce ailleurs... En fait, tu me laisses tomber comme une vieille chaussette. Non, je vois pas de quoi tu veux parler. Et moi, j'ai vraiment trop de travail pour causer avec toi.

Meurtri dans tout son être, il baissa les yeux sur la génisse qui fermait les siens sous la caresse de ses doigts. Laurent ne vivait que pour ses animaux, ses cultures. La blessure vive qu'il ressentait ne pourrait jamais s'en aller. Son aîné le trahissait pour une fille. Malade, en plus. Une femme qui ne pourrait probablement pas lui donner de famille ni le seconder. Non, il ne comprenait pas et, en prenant la brosse à vache pour s'attaquer au poil de Fameuse, il tourna le dos à son frère

pour lui faire comprendre qu'il ne désirait plus discuter. Florie avait jugé et condamné, alors lui aussi ferait la même chose. C'était elle qui l'avait élevé après tout.

— Donc, tu veux plus me parler. Jamais ?

La réponse tarda à venir. Si Édouard avait pu voir le visage atterré de son petit frère, il aurait compris à quel point sa peine était immense. La voix assourdie par la douleur scella leur discussion.

— Non. Jamais.

Édouard attendit en vain quelques secondes que Laurent se tourne vers lui. Un étai serrait sa gorge. Comme il ne réagissait pas, il chuchota :

— Sache que tu seras toujours mon petit frère et que tu pourras toujours compter sur moi. Je t'aime et j'espère qu'un jour, tu me pardonneras. Mais je dois suivre ma voie, tout comme je souhaite que tu le fasses aussi. Notre mère, si elle avait pas été à l'article de la mort, nous aurait jamais demandé de faire une chose aussi aberrante. Enfin, tente de pas te laisser engloutir par la rage de Florie. Elle te détruira, mon frère. Elle te détruira.

Édouard cogna ses bottes contre le sol avant de s'éloigner sans un regard. Il mettait fin à cette partie de sa vie. Un jour, peut-être que Laurent viendrait le voir et il l'accueillerait alors à bras ouverts. Pour l'instant, il devait penser à sa fiancée et à leur vie future malgré le supplice qu'il ressentait.

— Édouard...

Le murmure s'éleva dès qu'il referma la porte de la grange. Il tourna la tête pour voir sa sœur Adèle appuyée sur le côté est du bâtiment. Ainsi, Florie ne pouvait la voir de la maison. Il s'avança vers elle en souriant péniblement. Y aurait-il un autre affrontement douloureux ? Dès qu'il fut à ses côtés, elle s'élança dans ses bras et le serra convulsivement en pleurant.

— Édouard, je suis... suis tellement désolée... Que vas-tu faire ?

Édouard se dégagea et essuya tendrement les larmes sur les joues roses de sa jeune sœur. Adèle et lui avaient toujours été en symbiose. La dernière année avait encore plus soudé leur affection. Seul Édouard savait pour le viol commis par son ami Marc-Joseph. L'aveu de sa sœur l'avait conduit à faire face au coupable, qui s'était effondré avant d'avouer sa faute. Incapable d'assumer cette culpabilité, le grand roux s'était pendu à l'intérieur de son hôtel, en avril. Depuis, Adèle tentait de remonter à la surface. Parfois, elle passait quelques jours sans penser à sa douleur. À d'autres moments, l'immensité de sa peine l'envahissait jusqu'à la mettre dans un état presque catatonique. Heureusement, pour Florie, l'important était qu'elle soit de retour à la ferme après un exil à Saint-Jovite de quelques mois. Peu importent les raisons qui l'avaient menée à quitter son poste de journaliste au *Courrier*. Sa sœur aînée avait tenté de lui faire retrouver sa joie de vivre, sa ténacité et sa fougue. Avec ses imitations toutes plus hilarantes les unes que les autres, Florie pouvait parfois semer la joie dans la maison. Mais pour l'aînée de la famille, une chose comptait plus que tout au monde : la promesse faite à leur mère, Rose, de ne jamais se marier. Pour Florie, c'était devenu une obsession.

— Je vais continuer de chercher du financement, puis me marier avec mon amour, chuchota Édouard, les yeux perdus dans les longues tiges de foin jaunâtre.

— Tu sais, mon frère, si Marc-Joseph avait pas... en fait, je pense que moi aussi j'aurais accepté l'amour de Jérôme, si les événements que tu connais n'étaient pas arrivés.

— Il n'est pas trop tard, Adèle.

Celle-ci secoua sa tête bouclée. Leur terre vibrante de couleurs dorées par le soleil l'apaisait. Elle pensa à sa relation amoureuse avec son rédacteur en chef. Ils avaient passé tant de nuits à s'aimer en secret.